

# Le frère du prodigue

Patricia Marie

Journaliste et écrivain



■ Un homme avait deux fils. Tout le monde connaît le second, dit « le prodigue », impatient, ingrat et insoumis, pourtant pardonné et même royalement fêté par le père. On ne semble s'intéresser

qu'à lui, laissant son aîné à l'arrière-plan. Ce dernier n'a droit qu'à une vague commisération... Pauvre garçon : c'est vrai que son rôle n'est pas très drôle. Lui qui est sage comme une image fait figure d'oublié. Il est d'ailleurs même le dernier à être prévenu du retour de son frère, comme de la fête qui se prépare. Mais enfin, ce n'est pas la fin du monde ! Il s'en remettra. De toute façon, il se doit de ne pas trop insister : après tout, si son père a la générosité d'accueillir ainsi son fils égaré, le moins que l'aîné puisse faire est bien de s'incliner.

Pourtant, pour l'aîné, c'est la fin du monde et il n'est pas sûr qu'il s'en remette. Car il voit brutalement tout son univers s'écrouler. Toute une vie construite sous le signe du devoir et du respect des anciens soudain remise en cause.

*Georges ou le fils aîné*, spectacle mis en scène et interprété par Vincent Buron, comédien lyonnais, vient opportunément le rappeler en nous invitant, par la grâce du théâtre, à s'intéresser aux émotions violentes du frère du prodigue.

L'acteur décline, avec humour, le sentiment d'injustice, doublé du camouflet supplémentaire de ne pas avoir été averti, ressenti par le fils aîné. Il exprime sa souffrance de se sentir abandonné, mal-aimé. Et bien sûr, sa colère immense.

Vincent Buron, *alias* Georges, n'est pas seul sur la scène. Travaillant surtout en milieu scolaire, il fait participer 12 comédiens ou lycéens à son spectacle : une expérience dont aucun ne sort intact. Car, du terrible ressentiment de l'aîné, vont surgir des fruits mauvais. Ou le besoin de pouvoir sur les autres qui va faire de Georges un apprenti tyran.

Variété déclinable sur tous les modes : tyran domestique, petit chef sadique, etc. Et c'est sans doute l'intérêt majeur de ce spectacle que d'avoir fait expérimenter à ces jeunes, mis en situation par l'art théâtral, à quel point le méchant est d'abord un souffrant.

Le conflit se dénoue, et les gesticulations aussi vaines que désespérées de Georges s'apaisent, à cause de la « parole magique » : « Tout ce qui est à moi est à toi. Mais comment ne pas se réjouir quand celui qui était mort revient à la vie ? » Une parole qu'il est soudain capable d'entendre, grâce à la médiation de Jésus, qui fut, lui aussi, fils souffrant. Mais pour un Georges, lui aussi ranimé, guéri de sa peur, restauré dans sa relation à l'autre, combien de fils aînés inconsolables ?